

MARTOR



Title: “En guise d’avant-propos”

Authors: Ioana Popescu and Anca Manolescu

How to cite this article: Popescu, Ioana and Anca Manolescu. 1997. “En guise d’avant-propos.” *Martor* 2: 9-10.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-2-1997/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d’Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l’anthropologie visuelle et culturelle, l’ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l’accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l’auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

En guise d'avant-propos



Il y a des choses que nous ne comprendrons jamais assez, par exemple le téléphone: Bell, les ondes, et puis? Je ne pourrais pas visualiser ce qui se passe à l'intérieur des câbles ou, encore aujourd'hui, dans l'air, tout simplement. Chaque fois que je ne réussis pas à *visualiser*, je me sens à l'extérieur des choses. C'est pour ça peut-être que je me suis penchée sur l'Anthropologie Visuelle comme si j'avais à faire au panacée universel, comme si enfin, je pouvais découvrir le secret de tous les mécanismes internes de la société et de la culture. Infantilisme, bien sûr, mais impulsion symptomatique pour les temps que nous courons.

En ayant l'opportunité de travailler dans ce domaine, et en plus, dans un musée *intelligent*, je me suis confrontée avec tant de doutes et de dilemmes, je me suis posé tant de questions, j'ai essayé, souvent en vain, de trouver réponse dans tant de livres, que j'ai décidé que seulement la rencontre avec des gens qui ont des problèmes semblables et peut-être plus de réponses valables pourra apporter un soutien réel à nos activités. Maintenant, après la clôture du premier Atelier International d'Anthropologie Visuelle (Bucarest, juin 1997), je crois que je ne me suis pas trompée.

Dès le début, les organisateurs avaient deux exigences à remplir: ne pas laisser la photographie en dehors de la problématique de l'Atelier

et concevoir le programme de telle manière que les discussions occupent une place aussi importante que les interventions écrites. Nous avons réussi les deux: la photographie a bénéficié d'une place assez large, elle, qui pour des raisons obscures, n'est pas présente d'habitude dans les réunions de ce genre – et faire croiser les analyses des images immobiles avec les discours cinématographiques qui les utilisent s'avèra comme une très bonne idée.

On a eu aussi la chance d'une participation de grande classe; nous avons rencontré les spécialistes du domaine venant de la France, de la Grande Bretagne et de l'Hongrie, ce qui nous a mobilisé à continuer cet Atelier tous les deux ans afin de bénéficier également de la présence des autres pays européens. Nous avons eu la chance d'une diversité inattendue de problèmes et de démarches; on s'est perçu par conséquent comme moins „spéciaux“ et plus à l'intérieur de ce monde nouveau, mais déjà structuré qui est celui des Anthropologues du Visuel. Nous avons eu la chance de découvrir que nos particularités de terrain et de recherche peuvent intéresser et élargir même l'aire des préoccupations de la discipline.

Nous nous sommes trouvés en même temps devant une responsabilité accrue en devenant conscients, au cours des débats, que nous avons

non seulement à contribuer au domaine par l'analyse des réalités roumaines contemporaines mais aussi par l'„invention“ d'une „façon de filmer“ qui soit en accord avec le type de visibilité propre à l'icône et à l'œil orthodoxe. Selon G. Althabe, au Musée du Paysan, l'organisation de la mise en forme des objets est doublement apparentée à cette perspective iconique.

Trouver une façon de filmer qui construit l'espace et ses contenus selon les mêmes modèles serait peut-être le défi le plus fertile que cet Atelier nous lance.

Nous voulons remercier tous les participants pour le haut niveau de leur démarches et pour leur réussite à „faire équipe“. C'est rare et c'est précieux!

Nous espérons nous revoir en plus grand nombre en 1999.

À la prochaine!

Ioana Popescu

„Redécouvrir la muséologie“ – seconde section de *MARTOR* – se trouve ainsi en bonne compagnie: le musée n'opère-t-il pas avec l'image des choses et l'imaginaire des gens? Au delà de cette

banale association, il y a quand même plus: le Musée du Paysan a inauguré depuis l'apparition du premier numéro de *MARTOR* deux salons: TRIOMPHE – salon d'art national (1996) et ICÔNES (1995). C'est l'analyse de l'image sacrée mise en situation muséale que propose la seconde partie du numéro. C'est surtout l'affinité entre le „mode visuel“ de l'icône et la muséographie de H. Bernea qui est analysée par la contribution de G. Althabe, étude précieuse de lucidité et de subtilité sur le Musée du Paysan. „Faire une exposition“ et les images de ce „faire“ sont contenus dans le „dialogue sur une exposition“ de Marianne Mesnil, Ioana Popescu et Irina Nicolau, à propos de leur expérience à Treignes en Belgique.

Enfin, pour donner un repère à la fois plus explicite et plus „étrange“ concernant les fonctions et l'interprétation de l'image, on clôt ce numéro avec la démarche herméneutique du professeur André Scrima: elle porte sur le légendaire de la fondation monastique et analyse la relation entre la vue et la vision, entre l'image et l'imaginal, ce *mundus imaginis* dont parle Henry Corbin (A. M.).



